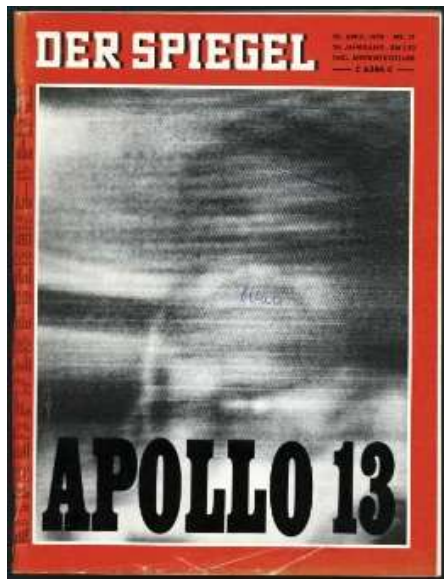


Georg Lukács

*Le système des conseils
est inévitable.*

1970

Traduction de Jean-Pierre Morbois



Ce texte est la traduction de l'interview de Georg Lukács : *Das Rätssystem ist unvermeidlich* donné à l'hebdomadaire allemand *der Spiegel* et publié dans le n° 17 de l'année 1970 daté du 30 avril 1970.

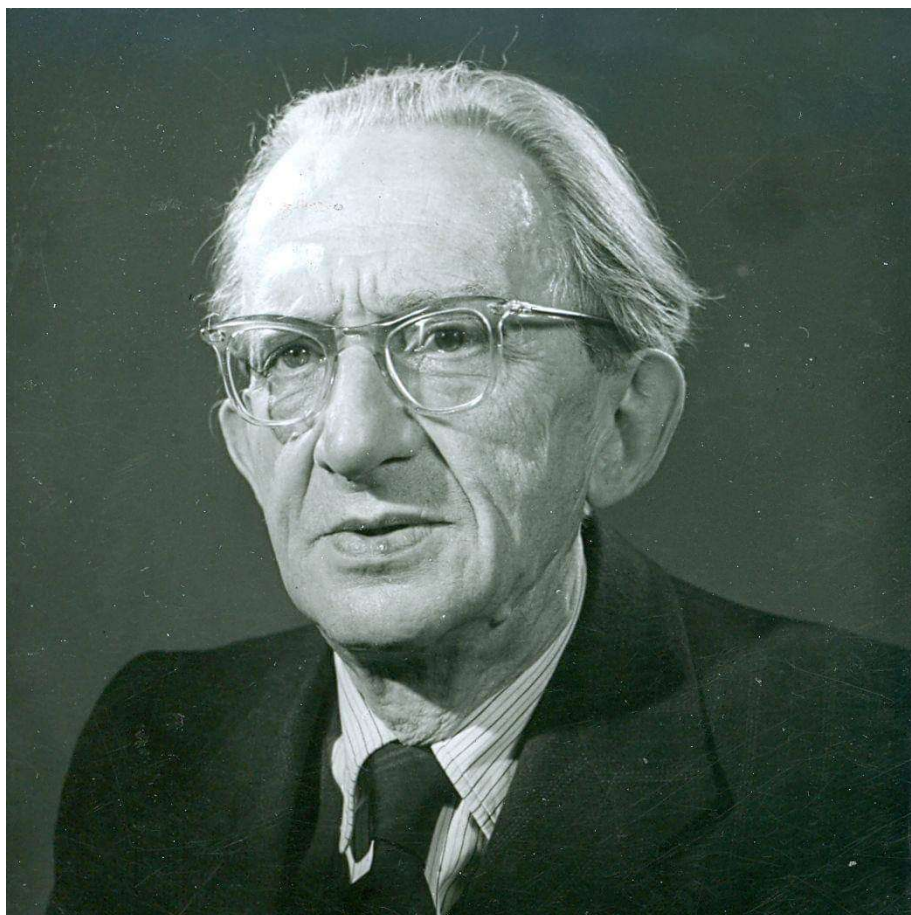
Note du traducteur.

Les mots en français dans le texte sont en *italique* suivis d'un *.

Le mot *Bürger* en allemand signifie aussi bien citoyen que bourgeois (membre de la classe bourgeoise). Dans ce dernier cas, on peut aussi l'allemand peut aussi employer le mot *bourgeois**.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

GEORG LUKÁCS : LE SYSTÈME DES CONSEILS EST INÉVITABLE.



A handwritten signature of Georg Lukács in cursive script, written in dark ink on a light-colored background.

Georg Lukács (1885-1971)

Parmi les textes ultimes de Lukács, décédé le 4 juin 1971, on connaissait déjà :

Le testament de Georg Lukács, article de Bernie Taft dans l'*Australian Left Review*, n° 32, septembre 1971, relatant son entrevue avec Georg Lukács du 3 octobre 1968,

<http://amisgeorglukacs.org/2015/08/bernie-taft-le-testament-de-georg-lukacs.html>

Le Testament politique, publié par la revue *Cités* n° 39, octobre 2009, transcription des entretiens des 5 et 15 janvier 1971 avec Ferenc Bródy, dont le but était d'exposer à la direction du parti les vues qu'il considérait comme importantes pour élaborer la politique du Parti.

<http://amisgeorglukacs.org/2019/10/georg-lukacs-testament-politique-1971.html>

L'entretien Lukács-Bourdet du 16 avril 1971, extrait du livre d'Yvon Bourdet, *Figures de Lukács*, Paris, Anthropos, 1972, pp. 175-207

<http://amisgeorglukacs.org/2019/10/entretien-lukacs-bourdet-16/04/1971.html>

Il y a bien sûr *Pensée vécue, mémoires parlés*, Paris, L'Arche, 1986, issu des entretiens avec l'historienne de la littérature Erzsébet Vezér et l'essayiste István Eörsi, en mai 1971.

Le texte que nous proposons ici, daté d'avril 1970, s'il n'est pas le dernier, est en tout cas important, puisqu'il revient sur le thème déjà abordé dans *Socialisme et démocratisation*,¹ réflexions rédigées en 1968, en réponse aux aspirations démocratiques qui se faisaient jour dans les pays « socialistes ». Mais le titre est un peu trompeur dans la mesure où cet entretien généraliste aborde nombre de problèmes, certains liés notamment à l'Ontologie.

¹ Paris, Messidor Éditions Sociales, 1989,

Le système des conseils est inévitable.

SPIEGEL : M. le Professeur Lukács, vous avez un jour affirmé que le parlementarisme était « historiquement obsolète à l'échelle mondiale ». Lénine a alors corrigé cette affirmation avec l'argument que cela n'était pas une question idéologique, mais tactique.² Comment appréciez-vous le parlementarisme aujourd'hui, tout particulièrement dans les pays socialistes ?

Lukács : Il y apparaît sous une forme ambiguë remarquable lorsque Staline a transformé en parlement les reliquats, certes déjà passablement en déliquescence, des conseils ouvriers centraux (soviets). À mon avis, il a ainsi fait un pas en arrière, car le parlementarisme est un système qui est exposé à la manipulation d'en haut.

SPIEGEL : Pourquoi ? Selon la loi fondamentale, chacun peut pourtant fonder un parti et se présenter aux élections ?

Lukács : De facto, pour se présenter effectivement aux élections américaines, il faut disposer de telles sommes d'argent que fonder des partis plébéiens est par là totalement exclu.

En revanche, ce qui est essentiel dans le système des conseils, c'est qu'il est construit par le bas. En 1917, chaque ouvrier raisonnable pouvait dans son entreprise fonder un groupe et envoyer par ce groupe des représentants au conseil ouvrier de l'usine concernée. Et à partir de là, cela montait pas à pas vers le haut. À mon avis, c'est d'un point de vue démocratique le système le plus avancé, le socialisme authentique. Quand nous l'avons abandonné – au nom d'une administration et d'une capacité d'action parfaitement unitaire – nous avons fait un pas en arrière.

² cf. : Georg Lukács, *Sur la question du parlementarisme*.(1920)
<http://amisgeorglukacs.org/2016/10/georg-lukacs-sur-la-question-du-parlementarisme-1920.html>

SPIEGEL : Pensez-vous que par des réformes, cette évolution stalinienne peut être modifiée, inversée, ou y a-t-il besoin d'une deuxième révolution d'Octobre pour établir un système des conseils.

Lukács : Tout d'abord, je tiens pour impossible de résoudre une question aussi importante d'une manière administrative. Si nous introduisons ces conseils ouvriers par une ordonnance, les délégations de ces conseils ouvriers s'effectueraient tout aussi bureaucratiquement qu'aujourd'hui avec les députés. Ce qu'il faut, c'est introduire une démocratie par en bas, au cours de réformes économiques devenues partout nécessaires, ce qui veut dire, pour commencer, de donner aux masses intéressées par une question un droit et aussi le pouvoir d'intervenir, afin d'aller ensuite pas à pas vers le haut

SPIEGEL : En quoi les conseils en Russie ont-ils donc échoué ?

Lukács : En 1921 a eu lieu en Union Soviétique la grande discussion sur les syndicats. Trotski était alors d'avis qu'il fallait étatiser les syndicats, afin qu'ils puissent servir de soutien à la production. Lénine a opposé et soutenu en revanche le point de vue que les syndicats avaient pour tâche de représenter les intérêts des travailleurs face à l'État bureaucratifié. Personne aujourd'hui ne va mettre en doute que Staline a finalement réalisé les idées de Trotski, comme aussi sur de nombreuses autres questions.³ Pour rester sur l'exemple des syndicats : notre tâche doit en revanche être maintenant de revenir à la conception de Lénine. Nous ne pouvons assurément pas créer par enchantement une situation révolutionnaire. Mais nous devons reconnaître ce qui était juste dans le mouvement des conseils à l'échelle de l'histoire universelle : à savoir que la démocratie ne doit pas conduire à

³ cf. Kostas Mavrakis, *du trotskysme*, Paris, François Maspero, 1971.

une dichotomie de l'être humain entre *citoyen** et *bourgeois** comme dans la révolution française et sa suite, qui devait déboucher sur la prédominance du *bourgeois** sur le *citoyen**.

SPIEGEL : Est-ce que le *citoyen**, le citoyen [*Bürger*] révolutionnaire, a disparu aujourd'hui ?

Lukács : Seule la société socialiste a objectivement et économiquement laissé derrière elle le dualisme du *bourgeois** et du *citoyen** parce que disparaît la crainte des capitalistes que le mouvement *citoyen** puisse perturber ou empêcher le procès de production capitaliste. Nous devons assurément plus que jamais comprendre que pour les réformes économiques chez nous, dans les pays socialistes, ce soutien démocratique d'en bas est inévitable et irremplaçable.

Pour cela, je crois qu'une révolution n'est pas nécessaire. Cela peut se produire au cours d'un mouvement qui prendrait vraisemblablement des décennies, et je dois dire que je suis très optimiste pour une perspective de plusieurs décennies.

SPIEGEL : Mais cette évolution suppose pourtant bien des choses. Les masses administrées bureaucratiquement n'ont tout d'abord aucun besoin perceptible de pratiquer des formes d'autogestion.

Lukács : Probablement suis-je là exagérément optimiste. Les gens disent toujours que les cadres manquent, mais mon expérience de très longues années, c'est que l'évolution sociale produit suffisamment de gens qui sont adaptés à la nouvelle organisation et y trouvent de la joie. Lorsqu'en 1919, j'ai été envoyé sur le front pour être temporairement commissaire d'une division, j'ai tout d'abord dû trouver partout des commissaires adaptés pour les plus petites unités jusqu'aux bataillons. En trois jours, c'était réglé. Ce commissaire en temps de guerre devait en effet avant tout se soucier que les soldats aient convenablement à manger, et tiennent réguliè-

ment leur poste ; s'il réussissait cela, il avait alors la confiance des gens aussi sur les autres questions.

Je suis convaincu que chez nous, il n'y a pas une seule entreprise où il n'y a pas cinq ou six ingénieurs partisans de réformes ; mais tant que prédominent des états d'esprit comme ceux du temps du stalinisme, ils ne mettent pas leur vie en jeu. Mais dès que nous aurons éliminé le risque pour eux, nous aurons des masses pour la réforme.

SPIEGEL : Cela veut donc dire que les cadres de la réforme sont là ; cela ne devrait pas leur poser la moindre difficulté. Ne voyez-vous pas cela de façon trop optimiste – au vu de la bureaucratie existante ?

Lukács : Je considérerais comme impossible que naisse demain en Hongrie un système des conseils fonctionnant parfaitement. Mais que dans 10, 20, 30 ans, une telle transformation puisse avoir lieu, pourquoi pas ? Il ne s'agit tout d'abord que de gagner des masses toujours plus nombreuses aux réformes économiques nécessaires.

En 1919, nous avons atteint dans le domaine de la culture davantage que la plupart des autres commissariats du peuple. Notre ligne était parfaitement démocratique en ce sens que les communistes, peu nombreux, qui étaient pour une réforme de la culture, ont conclu une alliance avec quelques mouvements culturels bourgeois déjà existants. À la tête de l'organisation de chaque art a été installé ce qu'on a appelé un directoire formé à partir des intéressés. Le directoire musical était par exemple constitué de Bartók, Kodály et Dohnányi,⁴ il n'y avait pas un seul communiste parmi eux. Et pourtant, Bartók a mieux réformé la vie musicale qu'aucun communiste n'aurait pu le faire. Bartók a très bien vu qu'une transfor-

⁴ Béla Bartók (1881-1945), Zoltán Kodály (1882-1967), Ernő Dohnányi (1877-1960)

mation de l'enseignement de la musique, de l'opéra, etc. était plus facile à réaliser avec nous qu'avec la *bourgeoisie**.

SPIEGEL : Qui n'est pas contre nous est avec nous, a dit Kádár, le premier secrétaire du Parti de Hongrie. ⁵

Lukács : Je dois avouer ouvertement que j'ai une très bonne opinion de Kádár. Je pense que Kádár n'est pas un bureaucrate. Un homme comme lui, qui n'a jamais oublié qu'il était ouvrier, a toujours un ressenti pour ce qui se joue en bas. Et Kádár a dit qu'aujourd'hui, tous les gens qui se soucient de leurs intérêts, non pas d'une manière parfaitement égoïste, mais d'une quelconque manière socialement tempérée, sont instinctivement nos alliés.

SPIEGEL : De nombreux partis communistes dans les pays occidentaux plaident aujourd'hui pour une large alliance avec des sympathisants et considèrent la voie parlementaire non seulement comme utilisable, mais même comme seule perspective de succès.

Lukács : Lénine a prescrit de distinguer si une institution était dépassée au sens historique large, ou seulement au sens de l'histoire au quotidien. Il a sûrement raison, car dans un pays comme l'Allemagne, il faut renforcer le pouvoir du parlement par rapport à la bureaucratie – parce que le parlement n'est pas assez indépendant. Il y a de nombreuses choses, par exemple la législation sur l'état d'urgence, qui n'auraient jamais dû être réalisées avec un parlement élu de manière vraiment

⁵ János Kádár (1912-1989), principal dirigeant de la République populaire de Hongrie de 1956 à 1988. C'est lui qui, en novembre 1956, après avoir, dans un premier temps, soutenu le gouvernement d'Imre Nagy, fait volte-face et organise sa chute, avec l'appui de l'armée soviétique. Ses membres, dont Georg Lukács, réfugiés à l'ambassade de Yougoslavie, seront, malgré les engagements pris, déportés en Roumanie. Imre Nagy sera jugé et pendu. Lukács sera autorisé à revenir en Hongrie en avril 1957. Il sera réintégré dans le Parti en 1967.

indépendante, et fonctionnant de manière indépendante. On a donc besoin d'une réforme du parlementarisme, sans du tout rejeter la démocratie bourgeoise.⁶

SPIEGEL : Mais vous avez toutefois désigné auparavant le parlement comme un instrument de manipulation du système capitaliste.

Lukács : Au sein du capitalisme, cela subsistera toujours, tout au moins partiellement. Cela fait en effet partie de l'essence du capitalisme que les grands trusts influencent l'opinion publique de manière extrêmement forte, avec d'énormes moyens financiers. Et si l'on voulait proposer le *New-York Times* ou la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* comme idéal de la liberté d'opinion face à la *Pravda*, alors je dois en tant que vieux journaliste et écrivain dire que j'ai le plus grand scepticisme en ce qui concerne la liberté de parole à la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

Naturellement, les gens de la *F.A.Z.* ne peuvent arrêter personne, mais ils peuvent par d'autres moyens tout aussi bien que tout organe socialiste empêcher que certaines orientations ou opinions littéraires soient publiées. Ce que l'on appelle en République Fédérale la liberté de parole n'est rien d'autre que la routine des écrivains qui savent précisément dans quel journal et sur quel ton ils peuvent écrire. Il faut que vous m'excusiez, car pour moi, le Spiegel ne fait pas exception.

SPIEGEL : Voulez-vous donc défendre la réglementation d'écrivains soviétiques comme Soljenitsyne, uniquement parce que cela est utile au Parti ?

⁶ Les lois d'état d'urgence sont les amendements à la Loi fondamentale votés par le parlement allemand et promulgués en juin 1968, sous le gouvernement de grande coalition CDU/SPD dirigé par l'ancien nazi Kurt Kiesinger (1904-1988). Elles furent vivement contestées, notamment par le mouvement étudiant.

Lukács : Il y a de nombreuses situations intermédiaires. Pour autant que je m'y connaisse en histoire, il n'y a encore jamais eu de société divisée en classes ou en intérêts opposés dans laquelle a existé une complète liberté de parole. Ce n'est que dans un système de conseils que les différentes formes de manipulation peuvent être éliminées par une autorégulation démocratique. Que la révolution de 1917 ait été un élan dans cette direction, tout le monde l'admettra aujourd'hui. Certaines raisons économiques et politiques ont ensuite jusqu'à un certain point rendu nécessaire un retour en arrière. Il y a donc des causes historiques à l'immobilisme, à l'arrêt. Cet arrêt dure maintenant depuis quelques décennies. N'oubliez cependant pas que 50 ans, c'est bien peu quand il est question de la transition d'une société d'une formation sociale dans une autre. La transition de la dissolution de l'esclavage jusqu'à la stabilisation du féodalisme a nécessité de 800 à 1000 ans.

SPIEGEL : Il y a aussi des négligences. Les théoriciens marxistes n'ont pas, depuis longtemps, fourni d'analyse économique convenable du capitalisme existant, et ils sont de ce fait devenus incertains dans leur critique des possibilités de développement et modes de manipulation du dernier capitalisme.

Lukács : Je suis d'accord avec vous sur le fait que nous n'avons pas suffisamment suivi les grands changements de structure du capitalisme. Avant Marx, il n'y avait que le capitalisme de ce qu'on appelle l'industrie lourde, et la production des biens de consommation était largement dans les mains des artisans. Les besoins de consommation des travailleurs étaient de ce fait indifférents aux entrepreneurs. Mais après que le capitalisme a investi l'industrie des biens de consommation et des prestations de services, les artisans ont

d'un côté de plus en plus disparu et ont ainsi constitué un réservoir pour le recrutement de nouveaux ouvriers.

D'un autre côté, le travailleur a commencé à être intéressant pour le capitalisme en tant que consommateur, ce qui a eu pour conséquence une augmentation du salaire et une baisse du temps de travail – justement pour en faire un meilleur consommateur. Ce sont là des questions qui n'existaient pas pour Marx. C'est pourquoi nous devons soumettre à un nouvel examen économiques tous les concepts que Marx avait définis pour le capitalisme des années 1880. Cela ne s'est pas produit. C'est pourquoi nous, communistes, sommes devant le nouveau capitalisme « comme une poule qui a trouvé un couteau »⁷ et nous le soumettons sans cesse à des catégories avec lesquelles nous ne pouvons rien expliquer du tout.

SPIEGEL : Il y a maintenant en Occident des tentatives, justement, d'analyser les formes sous lesquelles apparaît le capitalisme de consommation et le capitalisme des prestations de service. Ces tentatives sont surtout entreprises par ces étudiants qui se définissent aujourd'hui comme une nouvelle avant-garde révolutionnaire.

Lukács : la base du mouvement étudiant est indubitablement quelque chose de sain. Si je devais critiquer le mouvement étudiant, ce serait uniquement son caractère de happening, à savoir l'illusion de pouvoir changer, par une grève ou en faisant des esclandres. les tendances d'évolution qui doivent d'abord être comprises afin d'engager en général un changement.

Le problème principal réside dans le fait que se déroule objectivement dans les sciences un processus d'intégration – et au contraire de cela, dans l'application de la science, une division du travail et une désintégration poussées à l'extrême :

⁷ L'expression allemande est : *comme un bœuf devant la montagne*.

le modèle du *teamwork* [travail en équipe] américain. Si vous soulevez aujourd'hui la question de savoir si un problème quelconque est physique ou chimique, ni Heisenberg,⁸ ni personne d'autre ne pourront vous répondre, car la physique et la chimie sont plus largement intégrées que jamais auparavant. Ou si vous prenez les sciences sociales. Pouvez-vous me dire où s'arrête l'économie, et où commence la sociologie ? Le freudien mexicain Erich Fromm⁹ a dit, il y a peu, que pour bien comprendre le freudisme, il fallait ajouter une analyse des conditions sociales dans lesquelles naissent socialement les symptômes étudiés par Freud, de sorte que là aussi, les limites entre psychologie et sociologie sont objectivement en train de disparaître.

La division capitaliste du travail et la manipulation capitaliste ne font donc pas exactement cause commune avec la science comme il y a 100 ans, mais elles vont au contraire à l'encontre du véritable développement des sciences. À dessein, je ne parle pas, de questions actuelles, mais je pense que les affirmations idéologiques de ce genre ne sont pas sans importance sur le déroulement des choses, et que nous devons en arriver ici, en opposition au mot d'ordre à la mode de désidéologisation, à bien comprendre le rôle de l'idéologie dans l'évolution sociale.

SPIEGEL : Qu'entendez-vous ici par idéologie ?

Lukács : Il est habituel aujourd'hui d'entendre par idéologie une fausse conscience, à laquelle s'oppose la conscience juste du néopositivisme en tant que science objective. Et celle-ci est prétendument désidéologisée. Maintenant, Marx a donné dans *l'Introduction à la critique de l'économie politique* une

⁸ Werner Heisenberg (1901-1976), physicien allemand, un des fondateurs de la mécanique quantique, prix Nobel de physique en 1932.

⁹ Erich Fromm, (1900-1980), sociologue et psychanalyste freudo-marxiste d'origine allemande, américain depuis 1934. Vit au Mexique entre 1949 et 1973.

description précise de l'idéologie. Il dit notamment que le développement économique, avant tout la contradiction entre forces productives et rapports de productions soulèvent sans cesse des problèmes. Le moyen de rendre ces problèmes conscients et de les solutionner, c'est l'idéologie.

Regardez, prenez le 18^{ème} siècle. Sans aucun doute, il y avait dans l'idéologie de Rousseau beaucoup de choses qui étaient scientifiquement contestables. Mais cela ne fait pas non plus de doute que la Révolution française, si elle avait été menée par les girondins, pour la plupart de bons matérialistes, ne serait jamais parvenue à ce bouleversement agraire que Saint-Just et Robespierre ont imposé avec la fausse idéologie rousseauiste.

SPIEGEL : Est-ce que ce fut vraiment seulement une question d'idéologie jacobine, que la libération des paysans ait eu lieu ?

Lukács : Bien évidemment non. Le féodalisme était objectivement devenu insoutenable, c'est un fait économique. La pensée humaine correspond toujours à un quelconque besoin économique qui est dans l'air. Et la conscience humaine est là pour, à partir de là, formuler une question. Mais bien qu'en dernière instance, la pratique humaine dépende directement de la réponse à ces questions, il ne s'ensuit pas qu'anthropologiquement, question et réponse soient le fait primaire, le fait primaire est au contraire le procès de reproduction de l'être humain qui s'accomplit, depuis que le travail est là, comme adaptation active à son environnement.

SPIEGEL : Entretemps, il y a eu un développement tout à fait impétueux de la technique qui, pour sa part, entraîne une série de nouveaux besoins. Les théoriciens marxistes n'ont-ils pas d'un bout à l'autre vu le phénomène de la technique de manière trop acritique, et principalement dans la seule perspective de la satisfaction croissante des besoins.

Lukács : Boukharine a défendu la théorie selon laquelle le non-développement du mode de production antique avait été la cause de l'esclavage, et que la technique était donc la force productive proprement dite. J'ai protesté là-contre et dit que l'esclavage était la cause du non-développement du mode de production.¹⁰

Aujourd'hui, les travailleurs sont en même temps les consommateurs du capitalisme, et il n'y a encore jamais eu de période de l'humanité avec autant de rasoirs électriques perfectionnés et de mini-jupes. Mais si je mesure le progrès d'après la construction de logements et compare la question des taudis d'il y a 50 ans à celle d'aujourd'hui, le progrès est largement moindre que pour les rasoirs électriques.

SPIEGEL : possiblement une régression.

Lukács : Peut-être oui. En tout cas, je me refuse à juger le développement des forces productives uniquement en fonction des rasoirs électriques. Nous trouvons la contradiction non seulement dans la construction de logement, mais aussi dans le trafic automobile, dans la pollution de l'air et de l'eau, de sorte que les grandes villes sont déjà presque inhabitables. Les problèmes du capitalisme moderne surgissent au premier plan.

D'un autre côté, nous devons bien voir qu'à commencer par l'atome jusqu'à l'économie américaine d'aujourd'hui le monde est composé de processus irréversibles ; le jeune Marx avait tout à fait raison quand il a vu dans l'histoire la science fondamentale.¹¹ Car au fond, qu'est-ce que l'histoire ? L'histoire est l'exposé de processus irréversibles. Si l'histoire

¹⁰ cf. Georg Lukács : *Critique du Manuel de Sociologie de Boukharine* (1925) <http://amisgeorglukacs.org/page-2540362.html>

¹¹ Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 45, note : « *Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire.* »

revenait toujours à son point de départ, elle cesserait d'être de l'histoire.

Des processus irréversibles dans la nature inorganique ont produit sur la terre, par de heureux hasards, la vie organique. Et nous savons même aujourd'hui, en s'appuyant entre autres sur Darwin et ses grands prédécesseurs, que depuis les premiers signes de vie sur terre jusqu'à l'orang-outang et jusqu'au mammoth, s'est déroulée une évolution irréversible. Et finalement, dans cette évolution irréversible, l'être humain et la société sont apparus, de sorte que nous voyons aujourd'hui la remarque du jeune Marx totalement confirmée, que nous devons comprendre toute l'évolution du monde comme un processus non homogène, mais comme un grand processus irréversible.

SPIEGEL : Faut-il en conclure qu'il y a toujours, obligatoirement, un progrès et qu'une régression est exclue ?

Lukács : Progrès et régression n'existent jamais que d'un point de vue déterminé ; est-ce qu'un type d'être vivant peut ou non se maintenir par une adaptation biologique, ce n'est que de ce point de vue que ce type est un progrès ou pas un progrès. Mais je pense que l'évolution globale n'a rien à voir avec cela ; elle se déroule irréversiblement, elle est causale en dernière instance. Pour en revenir à l'être humain : l'adaptation biologique, qui est une adaptation passive à l'environnement, est dans le travail humain relayé par une adaptation active qui modifie l'environnement. Et il y a donc trois moments qui ont été découverts par le marxisme et qui nous permettent de parler sans aucune idéologie d'un développement. En premier lieu, le travail physique à effectuer par les hommes pour sa reproduction diminue ; aujourd'hui, un ouvrier produit 50 à 100 fois ce qui serait nécessaire à la reproduction de sa vie physique.

SPIEGEL : de plus, avec une moindre dépense de travail.

Lukács : le deuxième moment, c'est ce que Marx appelle le recul des limites naturelles. Cela veut dire que d'un être originellement biologique advient par le travail un être humain ; le biologique ne disparaît ainsi certes pas, mais il est transformé. Les gens peuvent aujourd'hui se donner des allures aussi sauvages que possible. Aucun des étudiants en rébellion ne reviendra aux manières de manger et à la sexualité des temps primitifs. Celui qui proclame la sexualité pure proclame la sexualité de 1970, et pas celle de n'importe quelle époque antérieure. En d'autres mots : ce recul des limites naturelles que nous voyons est une sorte de progrès, un processus irréversible.

SPIEGEL : Pensez-vous que ce qu'Engels a appelé l'amour sexuel individuel ¹² et a considéré comme un grand acquis civilisationnel ne puisse plus revenir en arrière.

Lukács : Oui. Le troisième moment est finalement le grand processus d'intégration. L'humanité se composait originellement de toutes petites entités claniques, et dès un éloignement de 50 ou 100 kilomètres, une entité clanique ne savait souvent rien d'une autre. Seul le capitalisme, avec le marché mondial, a créé la base économique de ce que nous pouvons nommer une humanité unitaire. Elle se présente aujourd'hui d'une manière purement négative.

SPIEGEL : Mais il y a déjà aussi une culture mondiale.

Lukács : Cela, je ne le contesterai pas. Il est en tout cas indubitable que s'est objectivement déroulé un processus d'intégration. Si je prends seulement ces trois moments que Marx met ici en avant, on voit déjà que ce qu'on appelle le processus de civilisation est un processus irréversible, qui

¹² Friedrich Engels, *l'Origine de la famille, de la propriété et de l'État*, Paris, Éditions Sociales, 1962, pp.78-80.

montre sous ce rapport de grands progrès. Seulement, nous ne devons pas concevoir le progrès en un sens premier vulgaire, car alors, la bombe atomique serait un « progrès » par rapport aux canons habituels, de même que les canons étaient un progrès par rapport aux flèches – bien que la bombe atomique recèle en elle-même des dangers effroyables.

SPIEGEL : Néanmoins, on peut voir des évolutions sociales qui peuvent supprimer ce progrès objectif lui-même.

Lukács : Évidemment. Regardez, j'en arrive maintenant à une autre contradiction que les hommes à maints égards ne veulent pas comprendre : l'opposition entre approche causale et approche téléologique. J'affirme, avec le marxisme, qu'il n'y a de téléologie – c'est-à-dire avant tout la détermination d'un but final – ni dans la nature inorganique, ni dans la nature organique, que la téléologie – comme Marx le montre de façon précise dans *Le Capital*¹³ – n'apparaît au contraire que dans le travail, parce que le projet de ce que j'ai à faire est là avant sa réalisation. Un lion dévore une antilope aujourd'hui encore de la même manière qu'il y a 10.000 ans. Mais un forgeron ne travaille plus depuis bien longtemps de manière aussi imparfaite que le forgeron des temps primitifs.

SPIEGEL : Chez l'artisan, vous pouvez encore expliquer cela. Mais le travailleur à la chaîne ne connaît souvent pas du tout le produit final de son activité. Peut-on parler là d'un perfectionnement du procès de travail ? Cet ouvrier est cependant presque déjà un instrument inconscient.

Lukács : Je parle du procès de travail et pas du travailleur. Le procès de travail naît à l'instant où la direction de l'usine accepte le projet d'une machine : C'est là une action

¹³ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, édition Jean-Pierre Lefebvre, Paris, PUF quadrige, 2009, p. 200. cf. aussi, Georg Lukács, *Les principes ontologiques fondamentaux de Marx*, in *Sur l'ontologie de l'être social*.
<http://amisgeorglukacs.org/2021/09/georg-lukacs-ontologie-de-l-etre-social-1970.html>

téléologique. Assurément, les hommes – comme Marx le dit – font leur propre histoire, mais pas dans des circonstances qu'ils ont eux-mêmes choisies.¹⁴ Ces circonstances qu'ils n'ont pas eux-mêmes choisies sont pour partie le produit de leur propre travail. Regardez, quand les américains ont découvert la bombe atomique, ils étaient fermement convaincus de pouvoir assurer ainsi à l'Amérique une supériorité militaire durable. Qu'il en soit résulté un pat¹⁵ atomique ne figurait certainement pas dans leur objectif téléologique.

Je veux donc bien mettre au clair ce double sens de l'évolution sociale qui d'un côté repose entièrement sur des activités téléologiques. De l'autre côté, la conjonction de ces activités forme le processus irréversible de l'évolution globale. Celui qui ne voit pas le double sens de l'évolution humaine ne peut confronter nécessité et liberté entre elles que sous les formes anciennes, totalement erronées et abstraites. Dit en gros : pour parler avec moi, vous avez dû venir ici, chez moi, à Budapest ; à cette nécessité concrète correspondait pour vous la liberté de ne justement pas converser avec moi.

SPIEGEL : Dans leur *Dialektik der Aufklärung*, Horkheimer et Adorno¹⁶ ont exposé comment une certaine utilisation de la raison, purement positiviste, peut conduire à ce que les

¹⁴ Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions Sociales, 1963, p. 13.

¹⁵ Aux échecs, partie nulle si le joueur est paralysé, aucun coup n'étant possible sans mettre le roi en échec.

¹⁶ Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la Raison, Fragments philosophiques*, trad. Éliane Kaufholz Paris, Tel Gallimard, 1983. Œuvre emblématique de la Théorie critique de l'École de Francfort, parue en 1944. Les auteurs y cherchent les conditions pour sauver le projet des Lumières (en allemand : *Aufklärung*), qui peut conduire à son contraire, à une nouvelle forme de barbarie.

hommes créent des conditions qui plus tard deviennent objectivement insupportables.

Lukács : Je ne conteste pas cela. Mais mon scepticisme à l'égard de Horkheimer et Adorno est issu d'un cas parallèle dans la philosophie allemande. Avec une ingéniosité très acérée, très intelligente, Schopenhauer a recueilli tout ce qu'il y avait de négatif dans l'existant, et avec cela nié l'histoire en tant qu'histoire. Il y a des situations telles que la situation en Allemagne avant et après 1848, dans lesquelles on ne peut pas faire croire à l'intelligentsia que cette situation est idéale et qu'on doit pour cela l'approuver. Mais on pourrait expliquer – et Schopenhauer a résolu de manière éblouissante cette question pour son époque – que le monde en général est très mauvais, et que cela n'aurait aucun sens de la changer. Ainsi, sur la base d'une sévère critique dépréciative du système, les gens deviendraient pourtant ses partisans.

SPIEGEL : Mais alors, nous devons défendre Horkheimer et Adorno...

Lukács : Non, voyez-vous, il ne me vient pas à l'idée de comparer philosophiquement Horkheimer et Adorno à Schopenhauer. Je dis seulement qu'il y a là une large analogie, à savoir : satisfaire tous les besoins intellectuels de l'intelligentsia en ce qui concerne la critique de la situation d'aujourd'hui de la société, et en même temps indiquer qu'il n'y a pas d'issue pour échapper à cette évolution. Dans mon livre *La destruction de la raison*, j'ai appelé cela « Grand Hôtel de l'Abîme »¹⁷ : Les hommes vivent dans un hôtel magnifiquement aménagé, et le fait qu'il se trouve au bord de l'abîme donne du piquant au repas et à la danse.

¹⁷ *La destruction de la raison*, 2 vol., Paris, L'Arche, 1958-1959. t. 1, p. 212. Titre également d'un essai de 1933 : <http://amisgeorglukacs.org/2017/07/georg-lukacs-grand-hotel-de-l-abime-1933.html>

Maintenant, je ne prétends pas qu'Adorno a voulu cela. Mais de nombreux étudiants ont pris conscience par ses conférences et ses écrits des tares de la société d'aujourd'hui. Et lorsqu'ils sont ensuite allés dans la rue, Adorno a élégamment haussé les épaules et dit que le marquis de Sade était la conséquence nécessaire de la Révolution française.

SPIEGEL : D'un autre côté, c'était pourtant déjà un mérite que d'avoir de cette manière encouragé la critique des conditions existantes.

Lukács : je ne le conteste pas.

SPIEGEL : ... au lieu à l'inverse de se donner l'illusion de vivre déjà dans une situation révolutionnaire, comme maints étudiants l'on fait.

Lukács : Nous pouvez seulement dire : maints étudiants. Le marxisme n'a jamais dit que l'on pouvait à tout moment faire une révolution.

SPIEGEL : À votre avis, quand y a-t-il eu en occident une situation objectivement révolutionnaire ?

Lukács : Là, je dois vous dire que je n'en sais rien. Indubitablement, on voit des symptômes d'une crise du système qui commence ; mais pour l'instant, nous ne sommes qu'au début d'un ébranlement révolutionnaire. Vous savez que Lénine n'a pas défini le facteur subjectif dans le vide mais de la manière suivante : Quand les classes dominantes ne peuvent plus gouverner de l'ancienne manière, et que les classes opprimées ne veulent plus vivre de l'ancienne manière, alors se crée la situation révolutionnaire.¹⁸

SPIEGEL : Ces deux points, on ne peut le dire du mouvement étudiants qu'avec de grands restrictions. Mais même si on

¹⁸ Lénine : *La faillite de la deuxième Internationale* (1915), Paris, Éditions Sociales, 1953, p. 12.

pouvait le dire, ce serait cependant une erreur que de vouloir simplement oublier la démocratie bourgeoise et les rapports capitalistes.

Lukács : Oui. Engels , dans un écrit génial, la *Critique du programme d'Erfurt*,¹⁹ a exhorté le Parti Socialdémocrate à balayer les reliquats de l'ancienne Allemagne. Il appelait *illusion*²⁰ de croire que cette saloperie pourrait évoluer de manière fraîche, pieuse, joyeuse et libre jusqu'au socialisme, – parce qu'il n'y avait jamais eu en Allemagne de démocratie bourgeoise. Je pense que cela doit être dit ouvertement et brutalement. En France, le capitaine d'origine juive Dreyfus²¹ a été condamné. Et de la condamnation injuste est née une crise de l'État qui a bouleversé tout le pays pendant de longues années et clos toute une époque.

À Berlin en revanche – au milieu d'une révolution – Liebknecht et Luxemburg²² ont été assassinés. Mais on n'a pas vu la moindre volonté, ne serait-ce que de savoir qui étaient les assassins ; on voulait qu'ils conservent leur renommée dans l'opinion publique. C'est là que se situe la grande différence dans le développement de la démocratie bourgeoise, qu'il faut rattraper.

SPIEGEL : Voulez-vous dire par là que les étudiants se méprennent quand ils se disent aujourd'hui, en République Fédérale, social-révolutionnaires ou socialistes ? Voulez-vous leur suggérer de créer tout d'abord la démocratie bourgeoise ?

¹⁹ In Karl Marx et Friedrich Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Paris, Éditions Sociales, 1950, pp. 78-91.

²⁰ Ibidem, pp. 87 & 89.

²¹ À la fin de l'année 1894, le capitaine de l'armée française Alfred Dreyfus (1871-1935), polytechnicien, Juif d'origine alsacienne, accusé d'avoir livré aux Allemands des documents secrets, est condamné au bague à perpétuité pour trahison et déporté sur l'île du Diable.

²² Le 15 janvier 1919, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht (nés en 1871), fondateurs du KPD, sont arrêtés par les « corps-francs » et assassinés.

Lukács : Lénine a toujours affirmé qu'il n'y a pas de muraille de Chine entre révolution bourgeoise et révolution prolétarienne. Aussi n'est-ce pas un hasard qu'en 1917, de la non satisfaction des revendications révolutionnaires bourgeoises – réclamant la paix et le partage des terres aux paysans – soit née une révolution socialiste. Je ne peux que dire avec Engels qu'il ne peut pas y avoir de libération du peuple allemand sans une solution de cette question. Est-ce que le mouvement déclenché par les étudiants reste dans le cadre de la société bourgeoise, ou si elle la dynamite plus ou moins – un civil comme moi, qui réside à Budapest et suit l'évolution allemande par les journaux ne va évidemment pas donner de réponse à cela. Je pense seulement qu'ont un point de vue fait d'illusions ceux qui veulent introduire le socialisme en Allemagne sans détruire cette tradition de l'évolution allemande.

SPIEGEL : Vous considérez donc l'étape actuelle de la démocratie bourgeoise en République Fédérale comme un facteur progressiste, comme une condition préalable nécessaire à une évolution socialiste ultérieure.

Lukács : ... si c'était une étape véritablement démocratique. Certainement, si j'avais à choisir entre Franz-Josef Strauß et Willy Brandt,²³ je préférerais évidemment Brandt. Mais au moins depuis que les sociaux-démocrates ont voté pour les lois d'état d'urgence, je suis méfiant quant à leur capacité d'agir de manière démocratique conséquente dans l'Allemagne bourgeoise.

Et même le Spiegel, pour lequel j'ai une certaine sympathie, ne va pas aussi loin que Jaurès ou Zola ou Anatole France dans

²³ Franz-Josef Strauß (1915-1988), Président de l'Union chrétienne-sociale (CSU) en Bavière, plusieurs fois ministre fédéral.
Willy Brandt (1913-1992), alors chancelier fédéral d'Allemagne. SPD.

l'affaire Dreyfus – mais je ne peux pas, de mon cabinet de travail à Budapest, donner des conseils aux politiciens allemands.

SPIEGEL : Monsieur Lukács, comment voyez-vous votre propre rôle au milieu des crises du camp socialiste et du camp capitaliste.

Lukács : Je vois positivement qu'aujourd'hui, tant la dissolution du stalinisme que l'*American way of life* lui aussi sont en crise. En 1945, on pensait en occident que le Marxisme, comme idéologie du 19^{ème} siècle, était démonétisé et était devenu un simple document historique. Et dans les pays socialistes, on pensait, après les réformes du stalinisme, avoir trouvé la forme ultime du marxisme. Les deux sont aujourd'hui réfutés par les faits.

SPIEGEL : Travaillez-vous à un nouveau livre ?

Lukács : J'écris sur une *Ontologie de l'être social*²⁴ – le premier depuis Marx. Un tel travail paraît assurément, dans sa limitation, contredire le développement du mouvement ouvrier. Le mouvement ouvrier a en effet gagné son influence avec la personne de Marx, qui était à la fois un grand idéologue et un grand homme politique. Il a été suivi par Engels et Lénine, chez lesquels les deux étaient également réunis.

Mais cela ne signifie pas qu'il doive nécessairement en être ainsi dans l'histoire. Staline, par exemple, qui fut un bon

²⁴ Georg Lukács, *Zur Ontologie des gesellschaftlichen Seins*, Œuvres , tomes 13 et 14, Darmstadt & Neuwied, Luchterhand, 1984-1986. Les trois quarts ont été publiés en français : Prolégomènes à l'ontologie de l'Être social, trad Aymeric Monville et Didier Renault ; Paris, Delga, 2009. L'Ontologie de l'Être Social, Trad. Jean-Pierre Morbois et Didier Renault : Travail - Reproduction, Paris, Delga, 2011, L'idéologie - L'aliénation, Paris Delga 2012. Pour le dernier quart, cf. : <http://amisgeorglukacs.org/2021/09/georg-lukacs-ontologie-de-l-etre-social-1970.html>

organisateur et un tacticien habile ne comprenait rien à l'idéologie et de ce fait, il lui a fait violence. Et dire que les différents premiers secrétaires que nous avons connu – par exemple Rákosi ²⁵ en Hongrie – auraient eu une quelconque compétence pour les questions idéologiques est tout simplement risible.

SPIEGEL : La guerre contre Hitler exigeait certainement plus de talent tactique qu'idéologique.

Lukács : Les deux grands points d'inflexion de notre époque – est-ce que Hitler serait le maître du monde, et est-ce que l'*American way of life* dominerait le monde – ont été empêchés par le socialisme *tel quel**, le socialisme en version stalinienne.

Avec le pacte Molotov ²⁶, la guerre à l'ouest a été rendue possible à Hitler, et a ainsi contraint les puissances occidentales à se dresser contre Hitler. Sans le pat atomique, les USA n'auraient jamais permis la livraison d'armes au Nord-Vietnam, – et sans ces livraisons d'armes, le Viêt-Cong aurait depuis longtemps été battu.

Malgré cela, nous sommes aujourd'hui, idéologiquement, dans un certain sens, *vis-à-vis de rien**, et c'est pourquoi la renaissance du marxisme doit donner une base idéologique à des hommes politiques. Tout comme Marx lui-même, je ne vois guère en l'occurrence, car c'est toujours un hasard, qui en ce moment précis, est à la tête du mouvement ouvrier.

SPIEGEL : Monsieur Lukács, nous vous remercions pour cette conversation.

²⁵ Mátyás Rákosi (1892-1971), Secrétaire général du Parti des travailleurs hongrois du 12 juin 1945 au 18 juillet 1956.

²⁶ Pacte germano-soviétique, traité de non-agression signé le 23 août 1939 à Moscou par les ministres des Affaires étrangères allemand, Joachim von Ribbentrop, et soviétique, Viatcheslav Molotov.